

RÉTIF DE LA BRETONNE

Sa vie et ses amours; documents inédits;
ses malheurs, sa vieillesse et sa mort; ce qui a été écrit sur lui;
ses descendants; catalogue complet et détaillé de ses ouvrages,
suivi de quelques extraits;



PAR

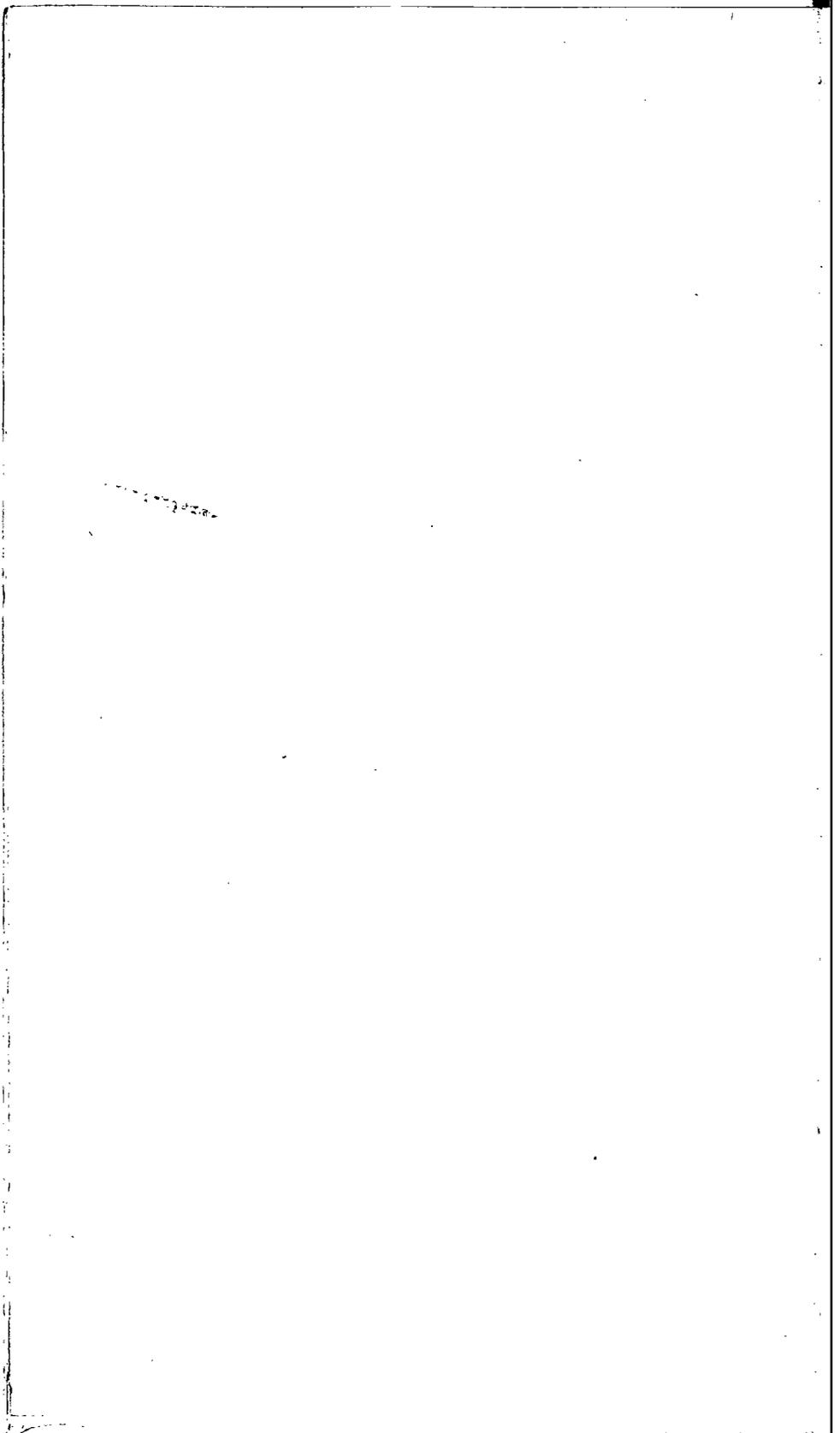
CHARLES MONSELET

**Avec un beau portrait gravé par Nargeot
et un fac-simile.**



PARIS
ALVARÈS FILS, ÉDITEUR
RUE DE LA LUNE, 24.

1854



RÉTIF DE LA BRETONNE.

§ 1.

Voici bien la figure la plus étrange qui se soit jamais présentée sur le seuil d'une littérature. Pourtant, n'ayons pas peur. Entrons hardiment dans la vie et dans les œuvres de ce romancier aux bras nus, qui fut la dernière expression littéraire du dix-huitième siècle.

Rétif de la Bretonne était inévitable. De même que les folies parfumées du Parc-aux-Cerfs, les scandales de M^{me} Pompadour et les joyeux éclats de rire de la grisette qui lui succéda, devaient aboutir à la Révolution ; ainsi les petits romans roses et dorés de Crébillon fils, de Duclos, de la Morlière et de tant d'autres, conduisent par une pente sensible aux gros livres

terreux de Rétif de la Bretonne, imprimés avec des têtes de clou.

Du jour où ce fut le peuple qui se prit à lire, il fallut au peuple des ouvrages de haute saveur. Le roman eut ses père Duchesne, mais ses père Duchesne de bonne foi. Or, Rétif de la Bretonne, c'est le peuple-auteur. La France savante et lettrée, la France de l'Institut, la France qui n'a pas cessé de porter du linge blanc sous sa carmagnole, cette France-là n'a jamais eu pour lui que surprise ou dédain. Il n'y a que la France ignorante, la France des boutiques et des mansardes, qui ait lu, qui ait acheté et qui ait fait vivre Rétif de la Bretonne et sa littérature; puis aussi la province et l'étranger, qui repoussent si souvent ce que nous admirons et qui se passionnent plus encore pour ce qui nous répugne. Voilà ceux qui ne lui ont pas ri au nez, qui ne lui ont pas craché au visage, qui ne lui ont pas dit : Diogène littéraire, rentre dans ta niche. S'ils ont eu tort ou raison, c'est ce que nous allons voir. Auparavant, hâtons-nous de détruire en partie ce préjugé fatal qui consiste pour beaucoup de personnes à regarder l'auteur des *Contemporaines* comme un écrivain exclusivement infâme, perdu, horrible, souillé, impossible à lire, comme un romancier lépreux dont le nom salit la mémoire,

dont les livres salissent le cœur. Rétif de la Bretonne a pu avoir ses heures d'égarément comme Pétrone, comme Mathurin Régnier, comme Mirabeau ; mais en revanche, comme Jean-Jacques, il a eu de longues heures de mélancolie et de douleur expiatoires. S'il en eût été autrement, jamais cette cendre n'eût été remuée par nous. Mais Rétif de la Bretonne est mieux qu'une curiosité, qu'une difformité littéraire ;—ce n'est pas un homme de talent, mais c'est presque un homme de génie.

§ II.

SA JEUNESSE ET SES AMOURS.

Nicolas-Edme Rétif (1), qui ajouta plus tard à son nom celui de *la Bretonne*, petite propriété de

(1) « Notre nom, dit-il dans l'avant-propos de la *Vie de mon père*, s'écrit indifféremment Restif, Rectif ou Rétif. » A côté de cela, il produit un acte où son père signe : Rétif. C'est cette dernière orthographe, consacrée d'ailleurs par l'usage et par l'euphonie, que nous avons adoptée. Tous ses ouvrages jusqu'à la Révolution sont signés : Rétif de la Bretonne ; ce n'est qu'à partir de cette date qu'il jugea à propos de changer Rétif en

son père, naquit à Sacy ,département de l'Yonne, le 22 novembre 1734. Sacy est un village situé à sept lieues d'Auxerre et à cinquante lieues de Paris

Nicolas était l'aîné d'un second lit et le huitième de quatorze enfants. On voit que cela commence à peu près comme un conte de Perrault : « Le bûcheron et la bûcheronne étaient des gens qui allaient fort en besogne. » Son père, honnête et simple laboureur, en fit tout de suite un gardeur de troupeaux, un véritable berger, avec une peau de mouton sur le dos et de la paille dans les cheveux. Deux gros chiens avec lui, Pinçard et Friquette, il passait des journées entières dans les champs de serpolet ou dans le vallon de Nitry, abondant en mûres sauvages. Le soir, aux époques de regain et des vendanges, on le voyait courir dans la prairie, pour jouer au *Loup*, quand il y avait de grandes filles, et aussi à la *Chèvre*, à la *Belle Mère* ou à la *Pucelle*. Ce dernier jeu, qui a complètement disparu des

Restif. Quant à *la Bretonne*, s'il l'a toujours écrit avec un *n* seulement, c'est qu'il s'était fait une loi de proscrire les doubles consonnes ; mais nous, qui nous conformons aux règles admises, notre devoir est de rétablir les deux *n*.

mœurs du Bourbonnais ainsi que tous les autres, était le plus amusant et affectait des formes dramatiques. On couvrait une jeune fille des tabliers de ses compagnes et des vestes des garçons, jusqu'à ce que le tout formât une sorte de pyramide ; entourée et défendue par les filles, la pucelle était alors assiégée par les garçons : *Nous voulons l'épouser par mariage*, disaient-ils.—*Non, non, vous la battriez avec rage!* Et leur adresse consistait à enlever, sans toucher à une seule fille, tout ce qui couvrait la pucelle ; ce résultat obtenu, elle leur appartenait, et les filles se lamentaient en disant : *Comme la rose effeuillée, elle sera bientôt ; comme la prune secouée, elle sera mangée par le ravousio!*—Puis elles la livraient aux garçons en poussant des cris de douleur ; l'une d'elles lui éparpillait les cheveux, tandis que les garçons s'avançaient et l'environnaient ; elle se mettait à genoux en élevant les mains ; ils feignaient de se laisser fléchir et lui disaient : *Viens, viens ; mieux te garderons que ces filles à cotillons, qui te garder ne peuvent.*—La pucelle se levait et donnait la main à celui qui lui plaisait le mieux. C'était son mari, et le jeu finissait là.

Sous son attifement champêtre, le petit Rétif qui avait de grands traits à l'italienne et des cheveux frisés à l'ange, fut bientôt trouvé si joli,

qu'il eut bientôt toutes les *filles à la joue*, selon son expression pittoresque. Aussi l'amour vint-il de bonne heure lui allumer les sens. Dans l'âge le plus tendre, il se montrait déjà sensible à la beauté du pied féminin et à l'élégance de la chaussure. Ce goût qui ne l'abandonna jamais devint plus tard une passion chez lui. Une femme était-elle horrible de visage, pourvu qu'elle eût un joli pied, il en tombait amoureux à la folie. Le pied était tout pour lui. On peut dire qu'il a passé sa vie aux pieds des femmes. Le premier qui lui fit impression fut celui d'Agathe Tilhien. Il avait quatre ans. Le second, fut le pied de Suzanne Colas, chaussé en étoffe. Rétif enfant promenait ses amours de l'écurie-aux-mules aux vignes de Joux ; c'était un petit garçon rougissant et timide, dont les filles se moquaient tout haut lorsqu'il passait auprès du *puits Babillard* et qu'elles embrassaient tout bas derrière les haies. Elles lui firent une belle éducation, les paysannes de Sacy, de Courgis, de Charmelieu et de Vaux-Germain ! A peine sut-il tenir une plume entre ses mains qu'il s'en servit pour composer un poème érotique à ses *douze* premières maîtresses. Douze ni plus ni moins. Le drôle avait quinze ans.

Le père, effrayé d'une précocité que n'excusait pas suffisamment le sang bourguignon,

le mit en apprentissage chez un imprimeur d'Auxerre, après avoir vainement essayé d'en faire un enfant de chœur. Peines perdues ! Une fois à Auxerre , Rétif n'eut rien de plus pressé que de séduire la femme de son patron, une grande blonde, dont le souvenir a toujours tenu une large place dans sa vie, et qu'il a dépeinte en maint endroit sous le nom de M^{me} Parangon. Comme elle avait un pied délicieux, ce fut au fond de son soulier qu'il s'avisa d'aller fourrer son premier billet doux.

En 1755, Rétif de la Bretonnie quitta Auxerre, pleuré de toutes les grisettes de la ville, et s'en alla faire son compagnonnage à Paris. Il entra dans l'imprimerie royale, sous la direction de M. Anisson-Duperron, au prix de deux francs cinquante centimes la journée.

Jusqu'à présent, la vocation littéraire ne s'était encore annoncée chez lui que par quelques mauvaises chansons composées pour ses camarades ; et peut-être va-t-on croire qu'à Paris son premier soin fut de hanter les sociétés savantes, de rechercher l'entretien des écrivains célèbres ; on se trompe dans ce cas. Peu importait alors à Rétif la Sorbonne et *le Mercure*, les jésuites et le Théâtre-Français ; il voulait vivre avant d'écrire : or, vivre pour lui c'était aimer. On le rencontrait dans les caves du Palais-Royal, repaire

des militaires et des comédiens de province, contant fleurette aux nymphes de comptoir ; ou bien joyeusement assis au cabaret de la *Grotte flamande*, mangeant une fricassée de petits pois entre Aline-l'Araignée et Manette Latour. Il faudrait la plume d'Homère pour tracer le dénombrement des maîtresses de l'inconstant Bourguignon ; avec lui, les aventures galantes se succèdent sans intervalle ; son cœur n'est jamais vide, et la blonde s'y rencontre souvent en même tems que la brune. Sur la fin de sa vie, à l'heure des cheveux blancs et des voyages mélancoliques au pays du passé, lui-même s'est mis à faire son calendrier amoureux, une patronne par jour, trois cent soixante-cinq au dernier décembre, et les plus belles filles du monde ! des marchandes, des grisettes, quelquefois même des grandes dames. — Bah ! les grandes dames du dix-huitième siècle ! — Je cite au hasard : Hélène Clou, Pèlerine, Esther-la-Noire, Maine-Blonde, Jaquette, la comtesse d'Egmont, une demoiselle Camargo (Armide) du théâtre Français, et un chapelet entier de religieuses : sœur Claire, sœur Mélanie, sœur Augustin, *Éléonore Guichard, sa mère et sa tante*. C'est à faire regarder Jean Tenorio comme un écolier. Puis une fois son calendrier terminé, voilà que Rétif se trouve sur les bras un

excédant de soixante et quelques femmes ! Où les placer ? Quelles niches supplémentaires offrir à ces pécheresses ? Notre héros ne s'embarrasse pas d'un détail aussi minime. Il ajoute une sainte à chaque dimanche et il en met trois aux jours de fête.

Il se maria, n'ayant rien de mieux à faire. Il se maria deux fois à un an de distance. La première fois avec une aventurière anglaise, Henriette Kircher, qui l'abandonna au bout de quelque mois, dévalisant le domicile conjugal, pour aller mourir sur un grabat de Piccadilly. La seconde fois, en 1760, avec Agnès Lebègue, dont il a dit beaucoup de mal à tort ou à raison, et avec laquelle il vécut en guerre continuelle. Mais le mariage ne l'empêchait pas de suivre sa chasse aux bonnes fortunes, bien au contraire : il se consolait des soucis de son ménage tantôt avec Rosette, tantôt avec Appoline Canapé, avec toutes les petites *lève-nez* des magasins de modes.

Cependant la misère le guettait au détour des folles passions. Il avait trente-trois ans et ce n'était encore qu'un pauvre ouvrier imprimeur, souvent sans ouvrage, jamais sans amour ; or l'amour ne se fait pas scrupule de laisser les siens en haillons. Rétif de la Bretonne, voulant sortir un matin pour aller déjeûner, trouva le

diable assis sur le seuil de sa porte. Il rentra chez lui, regarda le bout de ses ongles et écrivit son premier roman tout d'une haleine. Puis, l'ayant fini, il le dédia : — *Aux beautés!*

§ III.

PREMIERS OUVRAGES.

Aux beautés! Tel est le cri de départ de Rétif de la Bretonne. Telle sera désormais sa devise. Tout par les femmes et pour les femmes. Le secret de sa vie est là, et aussi celui de son talent, de sa grandeur et de sa décadence.

Son premier roman est l'histoire de M^{lle} Rose Bourgeois, une belle personne dont il était alors épris à l'excès. Il l'intitula la *Famille vertueuse*. L'amour et la pauvreté n'ont produit là qu'un essai informe, quoique le censeur Albaret, dans son approbation, déclare que ce roman « a le double mérite d'intéresser et de remplir son titre ; » mais on sait depuis longtemps à quoi s'en tenir sur la compétence de la censure. Ce premier début passa tout à fait inaperçu, en dépit de la courtoisie de M. Albaret.

Néanmoins, notre auteur ne se rebuta pas; il écrivit *Lucile* en cinq jours et en eut trois louis

d'un libraire. Cet ouvrage met en scène la fille d'un marchand de vin, Cadette Forterre, qui était partie avec un commis de son père, nommé Fromageot et fils d'un tonnelier. Rétif voulut dédier cette belle invention à M^{lle} Huss, actrice du Théâtre-Français, et voici la réponse qu'il en reçut :

« Monsieur, soyez persuadé que j'ai trouvé votre
« ouvrage très-agréable, et que je suis très-
« sensible à l'honneur que vous voulez me
« faire ; mais vous ne devez pas trouver éton-
« nant que je ne l'accepte pas. Quoique très-
« joli, votre roman est d'un genre un peu licen-
« cieux, et qui ne permet pas à quelqu'un de
« connu de souffrir que son nom soit en tête.
« Je vous prie de ne pas l'exiger, et de croire
« que je suis avec considération, Monsieur, etc. »

Rétif de la Bretonne en prit fort tranquillement son parti ; il mit la lettre dans sa poche, et alla porter à la comtesse d'Egmont l'exemplaire en papier de Hollande qui était destiné à la comédienne.

Avec les trois louis de son libraire, il trouva le moyen de vivre quatre mois ; à ceux qui s'étonneront de cette économie fabuleuse, nous renverrons à Rétif lui-même : « Je prenais chez Guillemot, traiteur-gargotier, *qui avait deux filles charmantes*, un ordinaire de sept sous qui faisait mon dîner et mon souper ; je buvais de l'eau et

je mesurais les morceaux de mon pain de six livres, de façon qu'il me fit la semaine. Une chose singulière, c'est que je n'eus jamais d'indispositions pendant ces quatre mois, quoique mon estomac fût très-mauvais. J'allais voir quelquefois un de mes anciens confrères du Louvre, appelé Mauger : c'était un homme à son aise et sans enfants, qui vous forçait à manger dès que vous entriez chez lui. Mal nourri à l'auberge, l'odeur d'un bouilli bourgeois excitait en moi le plus grand désir d'en goûter, je sentais une sorte d'épuisement ; et cet homme qui donnait à tout le monde, qui cent fois m'avait contraint à me mettre à table, ne m'offrit pas une seule fois la soupe dans le temps de ma détresse qu'il ignorait ! » Ainsi vivait, ou plutôt ne mourait pas cet écrivain bizarre, attendant patiemment dans un grenier du collège de Presle son jour de richesse et de célébrité.

La *Confidence nécessaire* raconte sa liaison avec Marie Fouard et Marguerite Bourdillat, deux petites paysannes de Sacy. Un conte bleu, à la mode galante du temps, termine la seconde partie ; cela ne vaut pas mieux que les fadaises de Voisenon. Imaginez un pays fantastique où les femmes se nomment *Joue-de-Rose*, *Faite-au-Tour*, *Cheveux-Dorés*, *Bouche-Mignonne*, *Jupe-Courte* et *Beau-Brin-de-Femelle*.

Le pauvre Rétif se traînait alors sur les pas de tous les romanciers ; il tâtonnait pour chercher sa voie ; — mais il était écrit que c'était à un pied de femme qu'il devrait son premier et décisif succès.

Un matin qu'il se promenait , après avoir échappé aux turbulences du logis conjugal , il aperçut dans une boutique de modes , à l'angle des rues Tiquetonne et Comtesse-d'Artois , une jeune personne chaussée d'une mule rose avec un réseau et des franges d'argent. Son imagination s'embrasa à ce spectacle , et , onze jours après , il avait terminé une fantaisie intitulée : *Le Pied de Fanchette* , qui eut trois éditions en très-peu de temps et dont il se vendait plus de cinquante exemplaires par semaine au Palais-Royal. La vogue en fut telle , que M^{me} de Montesson en composa une petite pièce pour son théâtre de société. — *Le Pied de Fanchette* fut suivi presque immédiatement de la *Fille naturelle* , qui contient quelques pages attendrissantes , et qui s'écoula assez bien.

A ce moment , le talent de Rétif se dédoubla ; de romancier qu'il était , il voulut devenir législateur : après avoir amusé , il voulut réformer. Réformer quoi ? les femmes d'abord , ensuite tout le monde , le ciel et la terre , l'homme

et la religion, le gouvernement, les théâtres, la langue. Rétif de la Bretonne n'est pas moins curieux à examiner sous cet aspect. *Le Pornographe* est son premier essai dans ce genre et celui de ses livres qui fut la cause première du haro universel dont on n'a cessé de le poursuivre jusqu'à notre époque. *Le Pornographe* est un plan de législation de Cythère, un code à l'usage des Phrynés de Paris. L'auteur a vu de très-près les sujets hardis qu'il traite. Le Perron, le Cirque, l'Allée des Soupirs et la Cour Saint-Guillaume n'ont pas de mystères pour lui ; il en remonterait sur ce thème à l'abbé Galiani lui-même, qui fouillait le soir en costume de cour tous les *boudoirs* de la rue Saint-Honoré. M. de Sartine, à qui *le Pornographe* avait été dénoncé comme contraire aux bonnes mœurs, en permit la publication de sa propre main après l'avoir lu d'un bout à l'autre ; et l'empereur Joseph II en fit ordonner l'exécution à Vienne, au mois de décembre 1786. Un ouvrage utile n'est jamais un ouvrage scandaleux, et l'on ne doit pas plus en vouloir à Rétif de la Bretonne pour son *Pornographe*, qu'on n'en veut par exemple à M. Parent-Duchâtelet pour son livre *De la Prostitution*.

Après avoir écrit encore *la Mimographe ou le Théâtre réformé par une femme*, Rétif de la

Bretonne jugea cependant à propos de borner là sa *réformomanie*, du moins pour le moment. Il remit à une autre époque les livres en *graphie* qu'il avait annoncés sous le titre collectif d'*Idées singulières*, et il recommença de plus belle à jeter à droite et à gauche une foule de romans, qu'on nous permettra de ne pas analyser (voir au catalogue) et desquels lui-même faisait assez bon marché, dans ses heures de franchise.

Un de ces romans-là, le *Ménage parisien*, donna lieu à une anecdote qui fait infiniment d'honneur à Crébillon le fils. Le livre contenait une satire contre les gens de lettres. — Que diable Rétif pouvait-il avoir à démêler avec eux? — Parmi des épigrammes plus bizarres les unes que les autres, on en lisait une fort violente sur Crébillon le fils, qui vint justement à être nommé censeur de l'ouvrage. Loin de se fâcher de cette attaque, l'auteur de *Tanzaï*, qui avait déjà approuvé le *Pied de Fanchette*, approuva et parapha de bonne grâce le *Ménage parisien*, et, lors de son apparition, il alla jusqu'à en dire beaucoup de bien à ses amis et à l'auteur lui-même. Rétif, qui lui en voulait sans trop savoir pourquoi, se sentit touché de ce procédé généreux, et il devint dès ce jour son plus chaud camarade. Camarade de Crébillon le fils, lui, Rétif de la Bretonne! Le *Sopha* et le *Pornographe*

réunis ! Ne trouvez-vous pas cette alliance inouïe ! Songez-y donc : avoir été le romancier des grandes dames , le courtisan de M^{me} de Pompadour , l'historiographe de Paphos ; avoir dormi sur le sein des danseuses de l'Opéra , soupé avec Caylus , Duclos , la Clairon , Maurepas ; avoir été l'homme des robes de soie chiffonnées ; et tout cela pour devenir à la fin de ses jours le *camarade* de Rétif de la Bretonne !

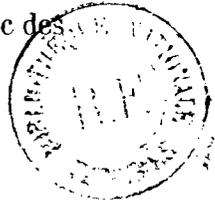
Voici cependant ce qu'écrivait à cette époque l'ami de Crébillon fils : « Comme j'étais alors à l'entrée du Pont-Neuf , près la Samaritaine , j'achetai deux crêpes de deux liards pièce , pour mon souper , et je les mangeai en chemin ; puis je bus de l'eau à la fontaine du Trahoir. »

§ IV.

LE PAYSAN PERVERTI.

De tous les romans de Rétif de la Bretonne , *le Paysan perversi* est , je ne dirai pas le plus connu , mais le moins généralement oublié. Il le composa dans la nuit , après la journée donnée aux impressions. La sérieuse Allemagne l'a traduit quatre fois ; l'Angleterre , pour sa part , en a publié *quarante-deux éditions* ; ce

chiffre, unique dans les annales littéraires, dit assez haut sa vogue surprenante. Style, mœurs, gravures, tout concourt du reste à en faire un des monuments les plus singuliers du dix-huitième siècle. A ce titre, nous essaierons d'en donner une idée ; car il ne suffit pas de crier sur les toits : Rétif de la Bretonne est un romancier digne d'examen ; encore faut-il le prouver si cela est possible. Et rien n'est mieux possible. *Le Paysan perverti* est un roman sans précédent en littérature, une œuvre vigoureuse qui a ses racines au cœur de l'humanité, un livre cynique dont on n'a jamais pu faire un mauvais livre, écrit par un paysan enragé au milieu d'une société de marquis et de duchesses, qui portaient tous alors au cou un imperceptible cordon rouge. L'auteur l'a divisé en huit parties, ornées d'une grande quantité d'estampes. Rétif de la Bretonne a toujours attaché une importance extrême à *l'illustration* de ses ouvrages, et l'on reconnaît aisément que dessinateurs et graveurs ont travaillé sous son inspiration immédiate. Ce ne sont que types baroques et personnages impossibles, lesquels semblent appartenir à un autre monde ; des femmes, plus hautes que des Cauchoises et plus menues que des abeilles, hissées sur des mûles imperceptibles à talons élevés, avec des



coiffures extravagantes d'où s'échappent à flots rubans, plumes, dentelles, bijoux, bouquets ; des corsages d'une opulence hyperbolique et des paniers dont on croit entendre le *froufrou* ; le tout empreint d'une exagération de grâce qui tend à faire de la femme un animal nouveau, agréable seulement aux yeux de son fantasque inventeur. Les hommes ne sont guère mieux compris : leurs jambes ont une lieue de haut, et ce seraient encore de fort beaux modèles académiques quand même on viendrait à les raccourcir de moitié. Ces gravures sont d'ailleurs exécutées avec soin, et la plupart des figures respirent un moelleux ravissant.

Venons au texte. — « Mon cher frère, je mets la plume à la main pour te dire que nous sommes entrés heureusement dans la ville d'A***, Georget et moi, et que l'âne de notre mère n'a aucun mal, quoiqu'il nous ait fait bien de la peine, car il a jeté mon frère et mon bagage dans un fossé ; mais mon frère ne s'en ressent pas du tout, et rien n'est gâté. » Ainsi commence ce roman fougueux dont M. de Florian a dû bien rire, à moins qu'il ne fût, ainsi que Crébillon, l'ami de Rétif de la Bretonne ; — et cela ne nous étonnerait aucunement.

Une fois débarqué, le paysan entre en apprentissage chez un peintre, où le mal du pays

vient le surprendre et où il ne sait qu'imaginer pour se procurer d'honnêtes distractions. « Les soirées, après souper, quand il ne fait pas bon sortir, et comme je ne connais personne, je prends un livre et je lis tout haut des tragédies à la cuisinière. » Pauvre cuisinière ! Le dessinateur l'a représentée ourlant des serviettes, avec une larme au bord des cils, pendant que d'un air enthousiasmé, élevant son livre d'une main, le jeune villageois s'efforce de donner une intonation pathétique aux tirades du poète. On n'est pas plus classiquement vertueux que cela. Heureusement que, plus loin, le sentiment robuste de la nature reprend le dessus dans son cœur ; et de là naissent des pages réellement émouvantes, toutes odorantes de grâce et de mélancolie : « Ce matin, mes larmes coulaient de mes yeux comme de deux fontaines, en me remémorant une veille de Fête-Dieu, où je fenais seul du sainfoin dans notre vallée du Vau-de-Lanard. Que j'étais heureux ! tout était pour moi un sujet de plaisir : le temps demi-sombre qu'il faisait, le cri du cul-blanc solitaire ; l'herbe même, l'herbe des coteaux avait une âme qui parlait à la mienne. Le fruit de la ronce sauvage me semblait délicieux, j'en mangeais pour me rafraîchir la bouche..... Ah ! si le bonheur était là, pourquoi donc l'être venu chercher ici ? Pen-

dant que je chantais, j'entendis uné marche comme d'une jeune fille : je m'arrêtai, prêtant l'oreille, et je l'entrevis derrière les noyers..... Elle s'est approchée; à sa taille légère, je l'ai prise pour Fanchon Berthier, ou pour Marie-Jeanne Lévêque, ou pour Madelon Polvé; c'était Fanchon qui venait des vignes : — Edmond, dit-elle, auriez-vous de l'eau ? j'étrangle la soif. — Oui, Fanchon, en voici sous les noyers. Je m'en privai pour elle, car j'avais soif aussi, et je lui tins le baril pendant qu'elle buvait. » Savez-vous une page de *Galatée* ou une églogue de Gessner qui vaille ce petit tableau, plein de senteurs agrestes ?

Cependant Edmond, qui est un garçon bien bâti, quoique un peu gauche, commence petit à petit à reluquer les filles du voisinage. Ses camarades l'entraînent à l'*apport* célèbre de Saint-Leu-en-Vaux, agréable village situé au bord de la rivière et tout ombragé de saules ; on nomme *apports* les foires du pays où se rendent les bateleurs et les coureurs à banne. On y danse les menuets de la ville, des passe-pieds, des sauteuses, des bourguignottes, des sabotières et des rondes morvandaises. Les gourmets s'y font apporter le meilleur vin de Coulanges. Le paysan, étourdi par le bruit qui l'entoure, se mêle aux jeunes vigneronnes et va

jouer avec elles, assis sur l'herbe, au jeu de *Monsieur le curé* : « — De trois choses, en ferez-vous une? Une, volez en l'air! Deux, prenez la lune avec les dents! Trois, embrassez Tiennette. » Et il embrasse Tiennette sur les deux joues, deux joues plus satinées et plus vermeilles que des feuilles de rose. Puis, comme le soleil commence à tomber, il l'accompagne en causant jusqu'au sommet de la colline ; là, des rustauds pris de vin les accostent avec de grosiers lazzis ; il met habit bas et les rosse fièrement aux applaudissements de deux mille personnes. Mais, admirez la fatalité! en arrivant à la ville, la foule le sépare de sa Tiennette ; et parce qu'il n'a pas eu la précaution de lui demander son adresse, il rentre mélancoliquement à la nuit, le visage et le cœur égratignés. Les détails de cette fête sont délicieux. Selon sa coutume, le paysan raconte tout cela à son frère, et son frère de lui répondre : « J'ai de l'orge à entasser et de la semence à préparer pour nos seigles que nous emblaverons ces jours-ci. Adieu, fais-moi part toujours de tes petites affaires. Pour finir, je vais te faire écrire deux mots par notre bonne mère. » Ces deux mots, les voici ; je donnerais la moitié de tous les romans du dix-huitième siècle pour ces deux mots : « Mon Edmond, je t'envoie des chausses

de filoselle, avec des culottes de fort-en-diable, deux vestes et l'habit de bouracan pour te faire brave les dimanches et fêtes. Je t'embrasse de tout mon cœur. Ta mère. » — Ah! Rétif de la Bretonne, que n'en êtes-vous toujours resté à cette littérature!

L'amour galoppe vite dans le cœur du paysan, et l'image de Tiennette n'y fait pas grand séjour. Un soir, la femme du peintre, ayant eu connaissance de son talent pour la lecture, le fit prier de venir lui tenir compagnie. C'était une beauté langoureuse, au regard provoquant et tout chargé de coquettes amorces; il ouvrit le premier livre qui lui tomba sous la main, les *Lettres du marquis de Roxelle*, et il commença d'une voix émue. Par malheur, la cuisinière aux tragédies entra sur ces entrefaites et s'installa avec son ouvrage auprès de la croisée. « Nous en étions au milieu de la première partie, quand M^{me} Parangon m'a dit de cesser de lire. »

Les choses ne vont pas plus loin. Toutefois, M. Parangon ne peut s'empêcher de concevoir quelque ombrage pour l'avenir, et afin d'éloigner de sa femme ce rustique Sigisbé, il imagine de lui faire épouser une de ses anciennes maîtresses. Edmond tombe dans le piège; sans renoncer à son amour pour M^{me} Parangon, il

se laisse prendre aux beaux yeux de la jeune Manon Palestine, et bientôt les conseils de sa famille sont impuissants à l'empêcher de contracter un hymen honteux. Malgré les aveux arrachés à Manon elle-même par un reste d'honnêteté, il l'épouse, en cherchant à s'étourdir sur son propre déshonneur ; pour cela rien ne lui coûte, ni les paradoxes les plus absurdes, ni les sophismes les plus éhontés : « Il y a des femmes estimables de deux sortes, écrit-il à son frère : celles qui furent toujours vertueuses, et celles qui, étant tombées, se trouvent par leur chute même raffermies dans le sentier de la vertu. M^{lle} Palestine ne fut que séduite dans un âge où la raison n'est pas aidée par l'expérience. Au reste, cette aimable personne ne se croit pas innocente, elle en gémit, elle s'en humilie, elle en est plus complaisante pour moi, plus modeste et plus douce avec ses pareilles ; sa faute, mon ami, est plus que réparée à mon égard ; je ne sais en vérité s'il vaudrait mieux qu'elle ne l'eût pas commise. » A ces discours singuliers le pauvre frère ne sait que répondre ; il s'est marié, lui aussi ; mais quelle différence entre les deux mariages ! il a épousé une brave fille de son hameau, et voici le langage qu'il lui a tenu : « Fanchon, vous me paraissez bien soigneuse, vous serez bonne mé-